

TEMPERATURE

Du 24 janvier 1901.

Table with 2 columns: Direction, Température. Rows include Fahrenheit, Celsius, and various weather indicators.

MORT AUX ABUS

Nous ne connaissons rien de curieux à suivre du regard comme le spectacle de la lutte ou plutôt des luttes (car elles sont si multiples que variées) qui se sont engagées, à la Nouvelle-Orléans, entre les abus et ceux qui en profitent, d'un côté, et l'administration municipale qui veut les extirper, de l'autre.

Au premier abord, ces luttes semblent bien étranges et l'on éprouve quelque peine à s'en rendre compte. Que l'on veuille bien se reporter à quelques trentes ou trente-cinq ans en arrière et on se les expliquera facilement.

Nous étions alors courbés sous le joug le plus détestable que l'on puisse imaginer. D'odieux étrangers avaient été lâchés sur nous, non pour nous gouverner, mais pour nous moriger, pour nous humilier, pour nous exploiter; ils jouaient parmi nous le rôle de satrapes plutôt que de fonctionnaires publics. On sait quel mal il a fallu nous donner pour nous débarrasser de cette engance qui nous rongeaient et nous minait. Nous nous sommes vus forcés même de faire le coup de fusil et d'opérer une véritable révolution.

La lutte a duré longtemps, sous l'influence alors si néfaste du gouvernement de Washington, et ce n'est que grâce aux plus héroïques efforts que la Louisiane et la Nouvelle-Orléans ont pu s'affranchir.

Il s'est accompli à cette époque terrible de véritables prodiges de valeur et d'héroïsme. Incalculables, les bienfaits que nous devons à nos sauveurs. On ne savait comment les remercier, comment les récompenser. On disposait d'une assez grande quantité d'emplois, on les leur offrit. Ce n'était pas eux qui couraient après les places, c'étaient les places qui venaient spontanément à eux.

Qué dans le nombre il se soit trouvé d'assez tristes fonctionnaires, rien de plus naturel. Ce ne sont pas toujours les plus intrépides soldats qui font les meilleurs comptables.

Passe les circonstances ordinaires, il n'y eut en la que de déma. Un employé étant reconnu incapable ou incompetent, on le renvoie poliment chez lui, et les affaires poursuivent leur train comme par le passé. Il n'en était pas de même ici. On avait affaire à des hommes qui avaient rendu de véritables services. Il y eut en, de la part des chefs de l'Etat ou de la ville, la plus noire ingratitude à les jeter brusquement sur le pavé. On ferma les yeux, on se boucha les oreilles et on laissa ainsi se créer, se multiplier les abus, dont bon nombre se perpétuèrent et passèrent d'une génération à l'autre. Les choses en arrivèrent à un tel point, que ce n'était plus de la tolérance qu'il fallait exercer envers les abus, c'étaient les abus, au contraire, qui s'imposaient et faisaient la loi.

Qui ne se rappelle ces différentes sociétés qui se sont fondées les unes après les autres, en vue de la réforme et qui se

sont dissoutes successivement dans l'impuissance? Qui ne se rappelle les méaventures de l'ancienne administration qui, tout en étant composée d'hommes honnêtes, recommandables à plus d'un titre, s'est éteinte assez tristement au milieu de l'indifférence et des dédains de la population?

C'est dans cette situation, en pleine crise réformatrice, que l'administration actuelle a pris le pouvoir. De là, les oppositions qu'elle rencontre à chaque pas sur son chemin.

Heureusement il y a à la tête de notre gouvernement municipal un homme à poigne, que rien ne démonte; un homme persévérant, tenace, que rien ne peut faire dévier de la route qu'il s'est tracée, et qui ne s'arrêtera que quand il aura atteint complètement son but. Il a réussi jusqu'ici, grâce à cette persévérance, à cette ténacité. Il réussira jusqu'au bout, nous en avons la ferme conviction, parce que nous le savons incapable de faiblir un seul instant. Le succès, lui comme partout ailleurs, est l'encre d'une longue patience et d'une persévérance indomptable.

L'HOMME

-DES-

DERNIERES CARTOUCHES.

LE GENERAL LAMBERT.

Le général Lambert vient de mourir à Paris, après quelques jours de maladie; sa vie fut noble et glorieuse.

Qual héroïque souvenir évoque le nom de ce grand soldat! Bazailles, la maison des dernières Cartouches, la lutte de quelques hommes contre toute une armée.

Lambert a raconté, avec la simplicité d'un héros qui s'ignore lui-même, l'épisode qui suffit à illustrer sa vie.

Pour continuer à nous défendre plus avantageusement, dit-il dans son rapport au général de Vassoigne, nous nous retirâmes dans une maison isolée située au point culminant de Bazailles. J'avais avec moi les capitaines Aubert, Bourgey, Picard et Delannoy, les lieutenants Escourbet et Saint-Félix, et à peu près une centaine d'hommes.

Rapidement, on mit la maison en état de défense. Le capitaine Aubert se plaça à la fenêtre, et prenant un fusil, démontait à chaque coup un soldat bavarois.

Cependant l'ennemi, décimé par les balles de cette poignée de braves, avançait sous le feu. Encore quelques instants, la maison était cernée et l'on pouvait prévoir que la petite troupe serait immédiatement massacrée.

Lambert qui avait une balle dans la jambe, ne pouvait songer pour lui-même à la retraite. Il engagea les officiers à lui laisser quelques hommes et à se retirer sur le gros de la division.

Aucun d'eux ne voulut y consentir.

La maison est entourée. Les murailles ébranlées par la mitraille n'offrent plus un abri sûr. Le tout s'effondre et les munitions sont épuisées. Il faut mourir ou capituler; mais peut-être n'a-t-on plus le choix, car l'en-

deux héros dont les noms méritent d'être connus? Quelques uns d'entre eux sont morts de faim, de froid, de misère dans cette presque maudite où les Allemands nous tenaient enfermés.

J'y étais moi, alors jeune officier, aujourd'hui vieux retraité, et je voudrais que les politiciens qui parlent de notre profession militaire comme d'un métier de jousseur et de faîneant pussent connaître pendant quelques heures les effroyables souffrances que nous avons endurées pendant plusieurs semaines, sans abri, sans vivres, couchant dans la boue, sous la pluie qui nous trempait jusqu'aux os.

Les plus favorisés péchaient dans la Meuse un cheval mort, qu'ils dépouilaient et dont ils jetaient les morceaux les moins pourris dans la marmitte.

Et quand épuisés de fatigue, anémiés par les privations, raidis par le froid, on réservait l'ordre de marcher, c'était presque joyeusement que l'on se mettait en route.

Et quel voyage! Nous étions deux mille en quittant le camp de la misère. Je parle de la colonne de prisonniers dont je faisais partie. En arrivant en Allemagne nous n'étions plus que huit cents!

On avait peine à se traîner; c'était à coups de croix que les soldats bavarois relevaient ceux qui tombaient.

Aucune distribution—nous n'avions pour nous soutenir que de rares morceaux de pain que nous devions à la charité des paysans.

Lambert n'a pas connu ces misères—blessé comme il l'était, il n'y eût pas survécu.

Il revint en France, et lorsqu'il fut guéri, il fut de nouveau son éjéé au service de la patrie.

La guerre était finie. Il n'avait plus l'emploi de son activité. Après avoir commandé pendant quelques années la "garnison" du Sénat, il fut nommé général, passa au cadre de réserve et revint au Sénat, non plus pour garder cette haute assemblée, mais pour y défendre avec beaucoup de compétence et d'autorité, cette armée qu'il chérissait et dont il avait contribué pour sa part à relever le prestige et à augmenter l'éclat.

Il venait d'être fait grand officier de la Légion d'honneur lorsqu'il a rencontré à Paris la mort qu'il avait cherchée vainement à Bazailles.

Il a fermé les yeux sans regret; il eût voulu les détourner du triste tableau qui s'offrait à ses regards; son âme est partie tranquille et sereine pour ces pures régions où ne pénètrent ni la haine, ni la calomnie, où les affligés, les méconnus, les déshonorés rencontrent la consolation définitive et l'Infaillible Justice.

UN VIEUX OFFICIER DE SEDAN.

LE MICROBE DES THEATRES.

Le docteur Hauriot, de l'Académie de médecine et membre du Conseil d'Hygiène, s'occupe en ce moment de prélever, dans les salles de spectacle des quantités d'air qu'il analyse ensuite, avec l'espoir d'arriver à découvrir le microbe des maladies dont les amateurs de théâtres sont susceptibles d'être frappés.

Ce n'est pas d'hier que datent ces expériences du docteur Hauriot. Il les avaient commencées l'année dernière, mais il avait dû, pendant le temps de l'Exposition, les interrompre. On lui avait conseillé en haut lieu. Il ne fallait pas en effet effrayer les provinciaux, les étrangers, leur ôter l'envie de venir applaudir les artistes des scènes parisiennes. Mais aujourd'hui que nos hôtes sont partis, on ne court plus les mêmes risques en continuant les recherches.

Le docteur Hauriot n'est pas sans se dissimuler les difficultés de la tâche qu'il a entreprise. Il lui faut multiplier les prélèvements d'air s'il veut arriver à un résultat concluant. Et l'on ne peut s'imaginer les obstacles auxquels il se heurte. Les directeurs de théâtre, naturellement, voient sa venue d'un œil irrité, et la préfecture de police elle-même sourit de ses efforts.

Déjà elle a de la peine à tenir la main à ce que soient appliquées les diverses prescriptions de la commission des théâtres; ce n'est pas pour créer de nouvelles servitudes. Le docteur Hauriot n'en poursuit pas moins sa besogne.

Il arrive au milieu de la représentation, s'installe dans une loge avec ses aides et son appareil. Celui-ci est plutôt bruyant quand il est en action, aussi ne fonctionne-t-il guère que pendant les entr'actes et encore on a soin de causer très haut dans la loge afin de couvrir le bruit de la pompe et d'éviter que la curiosité du public ne soit éveillée.

Quand il en aura fini avec ses analyses, le docteur Hauriot en publiera le résultat, et alors il espère que les directeurs transformeront à eux-mêmes leurs salles, dans la mesure où il est possible, ce pendant que la préfecture imposera des règles nouvelles et efficaces aux architectes pour les salles qui se construisent désormais.

Les salles actuelles sont malsaines pour plusieurs raisons. La première est qu'elles sont mal aérées, mal éclairées, en ce sens que le soleil n'y pénètre jamais. Or, le soleil est un grand agent de purification. C'est au point qu'en Italie il y a un proverbe disant que là où le soleil n'entre pas, s'est bientôt le médecin qui entre. L'aération, nous venons de le dire, est la plupart du temps défectueuse et il ne faudrait pas croire que le ventilateur soit un suffisant remède. Le ventilateur ne fait que déplacer les poussières et il est—dans un bien plus forte proportion—aussi néfaste que le plumeau.

Ab! ces poussières! les fantômes! les rebords des loges, que l'on s'obstine à fabriquer en velours, en sont les plus sûrs foyers. Pourquoi les sièges ne sont-ils pas cannelés? ou encore recouverts de cuir?

Puis, c'est le plancher sur lequel le spectateur crache trop souvent, le plancher dont les poussières s'élèvent dans l'air quand on balaye, pour retomber et se fixer ensuite.

Le plus curieux est qu'au dire de notre hygiéniste les théâtres

LE MICROBE DES THEATRES.

à succès sont les plus dangereux. Le spectateur, en effet, y applaudit, trépigne d'enthousiasme et soulève la poussière, toujours la poussière.

Et sur ce, ce que le docteur Hauriot voudrait, ce serait: 1° Une aération meilleure et naturelle; 2° De larges baies par lesquelles entreraient les rayons du soleil; 3° Le velours remplacé par le cuir et la suppression des rideaux d'avant-scène en étoffe; 4° Les meubles, les boiserie revêtus d'un vernis laqué sur lequel on pourrait promener une éponge imbibée d'eau; 5° Le sol imperméable, afin de pouvoir être lavé, et recouvert d'un léger gravier qui, balayé chaque jour, entraînerait avec lui, sans les soulever dans l'air, toutes les saletés.

Et quand le docteur Hauriot, pour les théâtres, aura terminé son travail, il s'occupera des églises.

OPERA.

Nous avons déjà expliqué ici le sujet de la "Vivandière", qui n'est qu'un épisode émouvant dramatique des guerres de la Vendée, à l'époque de la grande révolution française. C'est surtout à la partition que la pièce doit son succès.

L'autour Godard est un des élèves les plus brillants de l'école moderne qui a nettement tourné le dos au Rossinisme et s'est jeté à corps perdu dans l'action et dans le drame populaire. Notre public qui avait déjà, il y a un mois, fait un splendide accueil à l'œuvre, l'a acclamé de nouveau, hier soir.

La salle, du reste, était remplie d'un public d'élite, en belle humeur, et les artistes étaient, à la fois, en train et en veix.

Mme Nina Pack qui, à la première, avait eu les honneurs de la soirée, s'est surpassée elle-même, et elle a plus que jamais prouvé qu'il y a en elle une comédienne de premier ordre, en même temps qu'une superbe chanteuse. On ne dit pas, on ne joue pas mieux que Mme Nina Pack.

M. Bouxmann a déployé toutes ses qualités de chanteur et d'acteur dans son rôle de La Balafre qui lui va comme un gant.

Nos félicitations sincères à M. Lasailli ainsi qu'à Mlle Cabria, une ballerine de premier ordre, comme nous en avons vu très peu, ici.

Le "Cavalleria Rusticana" compta hier, le spectacle. Elle a été enlevée, avec beaucoup de bonheur par Mme Talexis et M. Jérôme—deux voix et deux talents très aimés du public qui leur a fait, comme à l'ordinaire, une ovation bien méritée.

Demain, spectacle composé—deux opéras qu'affectionne le public: "Lackmô" et la "Navarraise". Nous y retrouverons M. Jérôme, Mlle Nina Pack et Mme Doux.

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE DES ASTURIES.

Le mariage de la princesse des Asturies avec Don Carlos de Bourbon sera célébré dans les premiers jours du mois prochain. La Reine a envoyé des invitations aux alliés de la famille royale d'Espagne.

La reine Isabelle et Don François d'Assise ont exprimé à la Régente leurs regrets de ne pouvoir assister au mariage, en raison de leur mauvais état de santé.

L'archiduc Frédéric, frère de la Reine, et sa famille, les ducs de Calabre, frères du duc de Salaparuta, et l'archiduc Régner ont annoncé qu'ils assisteront à la cérémonie.

Aussitôt après avoir reçu la bénédiction nuptiale, la princesse des Asturies et Don Carlos de Bourbon, se rendront à Cannes après du comte de Caserte.

Les ducs de Calabre, venant de Cannes, sont arrivés à Madrid où ils séjourneront jusqu'à la célébration du mariage.

Au palais royal, la princesse des Asturies et son mari occuperont les appartements du rez-de-chaussée. Les travaux d'aménagement seront poussés avec la plus grande activité.

THEATRES.

ACADEMIE DE MUSIQUE

May Howard et sa brillante troupe a ramené la vie et la joie dans la rue St-Charles; c'est ce qui explique en partie le succès toujours croissant de ces excellents artistes.

TULANE

Les représentations de M. Demmann Thompson, dans "The Old Homestead", sont toujours très suivies au Tulane. On y va, tout à la fois, pour y applaudir son talent et admirer la pièce qui est, en effet, charmante et vous repose de brouhaha des drames à grand fracas.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 24 janvier 1901. L'Étiage à 9 heures A. M.

Table with 4 columns: Station, Hauteur, Ligne de danger, Hauteur, Change de niveau. Rows include various river stations.

La troupe des Rays se fait toujours vivement applaudir, au Crescent, dans "A Hot Old Time" elle est aimée du public qu'elle égaye et lui envoie en retour ses bravos.

Il en sera ainsi jusqu'à dimanche où le Crescent nous promet la première de la "Demoiselle de Téliphon".

Mettez de côté vos médicaments. Essayez l'eau pure d'Abita seulement. Vous sentirez un mieux instantané.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

VENDREDI, 25 JANVIER 1901

Bas de la Seine—GOVERNOR CLEVELAND LILLIAN Bayou Lafourche et Haut du Bayou—LAFOURCHE, à 15 H

Rivière Ohio—JOHN K SPEED, à 5 P M

SAMEDI, 26 JANVIER 1901

Rivière Rouge—W. T. SCOVELL, à 5 P M

Rivière Ouachita et Black—FRED A. BLANK, à 5 P M

Grand Lake et Bays—VALLEY QUEEN, 5 P M

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

No 5 Commence le 17 Janvier 1901.

LA Fante de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

PREMIERE PARTIE

L'IMMOLEE

LENDEMAIN DE DRAME.

Suite.

Sa résolution était prise. Puis que personne n'avait rien entendu à Larignies, puisque aucun des domestiques n'avait surpris

les événements qui s'y étaient passés, il était décidé à se taira, à étouffer l'effroyable scandale.

Cependant le pourrait-il? Si le vil suborneur sur lequel il avait tiré avait été atteint grièvement... si, une fois ses forces épuisées, il était tombé quelque part et que l'on retrouvât son corps, il serait bien obligé de parler... de sortir de son mutisme.

Mais ce n'était là qu'une hypothèse, d'ailleurs peu vraisemblable.

Hien ne prouvait que l'homme avait été blessé grièvement. La façon dont il fuyait, paraissait plutôt démontrer le contraire.

En tout cas, ce n'était pas lui, certes, qui se vanterait de son aventure.

Allons, le parti d'André était irrévocablement pris. Il ferait le silence sur ces choses douloureuses.

Tout à coup un bruit de voix arriva jusqu'à lui. Ceux qui parlaient étaient dans une allée voisine. Cachés par un massif de seringas il ne les voyait pas, mais il les entendait. C'étaient celles de Guérin, son garde-chasse et de Malavot, le jardinier.

Il écouta... Des bribes de phrases qu'il avait saisies l'intéressaient singulièrement.

—Quand je vous répète, dit-il au jardinier, qu'il s'est sûrement passé quelque chose cette nuit,

—Voyons, vous avez rêvé Malavot.

—Rêvé... rêvé... Je vous dis, moi, qu'entre de ceux roulements de tonnerre j'ai entendu le bruit d'une détonation.

—C'est trop fort... vous me renverrez... et pourquoi alors ne vous êtes-vous pas levé? ... —Voilà... j'en avais bien l'envie... mais c'est ma femme qui n'a pas voulu... Faut vous dire qu'elle est peureuse... elle n'aurait jamais pu rester seule.

Tout de suite elle s'est récriée: c'est pas ton affaire d'aller te mêler à des histoires de braconnier... Tu vas commencer par rester dans ton lit, Sothène.

—Des histoires de braconnier... protesta Guérin vexé... Elle en parle bien à son aise, votre femme... comme si un braconnier allait s'en venir la nuit, devant le château, s'amusser à tirer les coups de feu... Et moi, donc... Vous sçavez-vous qu'on ne me craint pas plus que ça?

—Oui, père Guérin, faut pas vous flâner... c'est une supposition de femme... Mais ce qui est de vrai c'est qu'il y a tout de même un individu qui a pénétré au château.

—Comment le savez-vous? —C'est simple... ça me tracassait ce coup de feu. J'ai voulu en avoir le cœur net. Alors, tout à l'heure je suis allé faire un tour.

—Et vous avez découvert quelque chose?

—Je crois bien! —Quoi? —Des traces de pas.

Le garde poussa une exclamation.

—Ah diable! —Oui... et visibles, allez, quoique la piste est tout détrempe.

—Où donc? —Dans les bordures... contre le mur... à côté de la fenêtre du petit salon qui ouvre sur le derrière.

Les tempes du maître de forges se mouillèrent d'une sueur légère.

Le père Guérin se prit à rire bruyamment.

—Eh bien, mon pauvre Malavot, vous n'avez pas de vécu avec vos histoires. Domage pour elles que madame Vernier et mademoiselle Jeannine se soient proménées là, hier. Elles auront cueilli des fleurs dans les bordures... et c'est leurs pas que vous avez vu, voilà.

—Leurs pas?... et vous croyez par hasard qu'elles ont eu du quarante-six ou du quarante-huit, ces dames?... avec des clous encore qui doivent avoir des têtes je ne vous dis que ça.

—Du quarante. —Pour le moins. Le particulier qui porte de pareils godillots dans ses pieds n'est pas venu là pour respirer l'odeur des fleurs. Je vous en réponds.

Le père Guérin ne riait plus. Derrière la haie, le maître de forges se livrait à de nouvelles réflexions. Ce qu'il surprenait là changeait absolument le plan auquel il s'était arrêté. Son coup de revolver avait été entendu. Cela allait faire l'objet de tous les potins, prêter à toutes les suppositions. Le moindre indice qui viendrait s'ajouter pourrait amener la découverte de la vérité.

Mieux valait couper le mal dans sa racine... satisfaire tout de suite à la curiosité afin de l'empêcher de poursuivre des recherches dangereuses pour le repos des habitants du château.

Il se démasqua. Le garde et le jardinier se découvrirent respectueusement. Ce fut ce dernier qui dit:

—Monsieur est de retour. —Oui, mes amis... depuis hier dans la soirée. J'étais à quelques mètres... j'ai entendu votre conversation.

—Alors, monsieur sait?... —Le coup de feu... Oui, puisque c'est moi-même qui l'ai tiré.

Les deux serviteurs s'examinèrent, stupéfaits.

—Vous, monsieur! —Moi... Voici: n'ayant pu prévenir à temps de mon arrivée, la voiture s'était pas venue me prendre à la gare. Sortant des bois, je longisais le sentier du parc. Tout à coup, grâce à un éclair, j'aperçus un homme...

il se glissait près de la fenêtre du petit salon. Sans doute me vit-il aussi, car il prit aussitôt ses jambes à son cou. C'est alors que je fis feu.

—Le gredin!... jura le garde. —J'ai dû le blesser... il poussa un cri. J'avais visé au jugé... dans les ténérades.

—Monsieur aurait dû appeler. Nous nous serions levés... on l'aurait rattrapé certainement, quitte à battre le bois après le parc.

—Je n'y ai songé que trop tard. Et puis, Dieu sait, mon pauvre Guérin, si on l'aurait rejoint! Il courait comme s'il eût été le fener à ses trousses.

—Parbleu!... Et monsieur ne l'a pas reconnu?

—Non.

Tout en parlant, les trois hommes s'étaient remis à marcher. Au bout de quelques secondes ils se trouvèrent près du château, juste devant le balcon du petit salon bleu.

—Tenez, monsieur, dit Malavot, voici la marque des pas. M. Vernier se pencha. Et il reprit un vif mouvement de surprise.

La bordure était saccagée... Les fleurs cassées, broyées en partie. Et de distance en distance on distinguait, gravées dans la terre, des empreintes énormes de souliers ferrés.

l'homme, élégamment vêtu, qu'André avait vu sauter par la fenêtre.

Alors?... Une interrogation angoissée se posa à l'esprit du maître de forges.

La scène aurait-elle eu un témoin? Qui pouvait-il être? André fut arraché à ses réflexions par l'organe du jardinier qui poursuivait:

—Il n'y a pas de doute, monsieur, ça date de cette nuit... Hier, avant de me coucher, j'ai coupé des pivoteaux qui se faisaient... et ces traces ne s'y trouvaient pas.

Le père Guérin s'était incliné, lui aussi, et il s'obstinait dans son examen les souliers frocés, tout hérissés de coquilles, le vieux; et peu à peu dans ses petits yeux oignotants une lueur étrange naissait.

—Hé!... Hé!... Elle n'avait peut-être pas en tout à fait tort la femme à Malavot en songeant à un braconnier... Tout de même, il n'avait pas peur celui-là...

Le jardinier demandait: Monsieur n'a rien trouvé d'anormal en rentrant dans le château? —Non.

—Non. —Ces dames n'ont rien entendu? —Absolument rien.

—Alors, il sera bien difficile de savoir qui était le particulier. —Je le crains.